



Librio

Hugo

RUY BLAS

Texte intégral

D'autres classiques à étudier avec nos dossiers **Librio** +

- Balzac, *Le Colonel Chabert*, Librio n° 28
Barbey d'Aurevilly, *Le Bonheur dans le crime*, Librio n° 196
Barrie, *Peter Pan*, Librio n° 591
Daudet, *Lettres de mon moulin*, Librio n° 12
Hugo, *Claude Gueux*, Librio n° 1039
Hugo, *Le Dernier Jour d'un condamné*, Librio n° 70
Mme d'Aulnoy, *Le Prince Marcassin*, Librio n° 1226
Maupassant, *Contes de la bécasse*, Librio n° 1143
Maupassant, *Le Horla*, Librio n° 1
Maupassant, *La Parure*, Librio n° 1104
Maupassant, *Pierre et Jean*, Librio n° 151
Maupassant, *Un cœur simple*, Librio n° 45
Maupassant, *Une partie de campagne*, Librio n° 29
Maupassant, *Une vie*, Librio n° 109
Mérimée, *Carmen*, Librio n° 13
Mérimée, *La Vénus d'Ille*, Librio n° 236
Mérimée, *Colomba*, Librio n° 167
Poe, *Le Chat noir*, Librio n° 213
Racine, *Bérénice*, Librio n° 1072
Racine, *Britannicus*, Librio n° 390
Rostand, *Cyrano de Bergerac*, Librio n° 116
Shakespeare, *Roméo et Juliette*, Librio n° 9
Stevenson, *L'Étrange Cas du Dr Jekyll et de Mr Hyde*, Librio
n° 113
Tourgueniev, *Premier amour*, Librio n° 17
Voltaire, *Candide ou l'Optimisme*, Librio n° 31
Voltaire, *L'Ingénu*, Librio n° 180
Zola, *La Mort d'Olivier Bécaille*, Librio n° 42
London, *La Peste écarlate*, Librio n° 1228
Le Roi des taupes et sa fille, collectif, Librio n° 1227
L'habit ne fait pas le moine, collectif, Librio n° 1233
La Dimension fantastique – 1, collectif, Librio n° 150

Victor Hugo

RUY BLAS

Librio
[]
TEXTE INTÉGRAL

Dossier établi par Hélène Bastard

E.J.L., 2022 pour le dossier pédagogique

ISBN : 9782290377451

SOMMAIRE

Ruy Blas

Préface de Victor Hugo	7
Personnages	19
ACTE PREMIER.....	21
Scène première	22
Scène 2.....	26
Scène 3.....	41
Scène 4.....	52
Scène 5.....	57
ACTE II.....	65
Scène première	66
Scène 2.....	79
Scène 3.....	82
Scène 4.....	93
Scène 5.....	97
ACTE III.....	105
Scène première	105
Scène 2.....	112
Scène 3.....	119
Scène 4.....	124
Scène 5.....	126
ACTE IV	139
Scène première	140
Scène 2.....	144
Scène 3.....	149
Scène 4.....	161
Scène 5.....	168
Scène 6.....	175

Scène 7.....	176
Scène 8.....	183
ACTE V.....	189
Scène première.....	189
Scène 2.....	192
Scène 3.....	197
Scène 4.....	206
Note de Victor Hugo.....	211
Dossier Libro +	217
Lexique	237

PRÉFACE DE VICTOR HUGO

Trois espèces de spectateurs composent ce qu'on est convenu d'appeler le public : premièrement, les femmes ; deuxièmement, les penseurs ; troisièmement, la foule proprement dite. Ce que la foule demande presque exclusivement
5 à l'œuvre dramatique, c'est de l'action ; ce que les femmes y veulent avant tout, c'est de la passion ; ce qu'y cherchent plus spécialement les penseurs, ce sont des caractères. Si l'on étudie attentivement ces trois classes de spectateurs, voici ce qu'on remarque : la foule est tellement amoureuse de l'action, qu'au
10 besoin elle fait bon marché des caractères et des passions*. Les femmes, que l'action intéresse d'ailleurs, sont si absorbées par les développements de la passion, qu'elles se préoccupent peu du dessin des caractères ; quant aux penseurs, ils ont un tel goût de voir des caractères, c'est-à-dire des hommes, vivre sur
15 la scène, que, tout en accueillant volontiers la passion comme incident naturel dans l'œuvre dramatique, ils en viennent presque à y être importunés par l'action. Cela tient à ce que

* C'est-à-dire du style. Car, si l'action peut dans beaucoup de cas, s'exprimer par l'action même, les passions et les caractères, à très peu d'exceptions près, ne s'expriment que par la parole. Or la parole au théâtre, la parole fixée et non flottante, c'est le style.

Que le personnage parle comme il doit parler, *sibi constet*¹, dit Horace. Tout est là. (*Note de Victor Hugo.*)

1. « Qu'il soit d'accord avec lui-même. » Citation d'Horace, *Art poétique*, v. 125-127, détournée de son sens.

la foule demande surtout au théâtre des sensations ; la femme, des émotions ; le penseur, des méditations. Tous veulent un plaisir ; mais ceux-ci, le plaisir des yeux ; celles-là, le plaisir du cœur ; les derniers, le plaisir de l'esprit. De là, sur notre scène, trois espèces d'œuvres bien distinctes : l'une vulgaire et inférieure, les deux autres illustres et supérieures, mais qui toutes les trois satisfont un besoin : le mélodrame pour la foule ; pour les femmes, la tragédie qui analyse la passion ; pour les penseurs, la comédie qui peint l'humanité.

Disons-le en passant, nous ne prétendons rien établir ici de rigoureux, et nous prions le lecteur d'introduire de lui-même dans notre pensée les restrictions qu'elle peut contenir. Les généralités admettent toujours les exceptions ; nous savons fort bien que la foule est une grande chose dans laquelle on trouve tout, l'instinct du beau comme le goût du médiocre, l'amour de l'idéal comme l'appétit du commun ; nous savons également que tout penseur complet doit être femme par les côtés délicats du cœur ; et nous n'ignorons pas que, grâce à cette loi mystérieuse qui lie les sexes l'un à l'autre aussi bien par l'esprit que par le corps, bien souvent dans une femme il y a un penseur. Ceci posé, et après avoir prié de nouveau le lecteur de ne pas attacher un sens trop absolu aux quelques mots qui nous restent à dire, nous reprenons.

Pour tout homme qui fixe un regard sérieux sur les trois sortes de spectateurs dont nous venons de parler, il est évident qu'elles ont toutes les trois raison. Les femmes ont raison de vouloir être émues, les penseurs ont raison de vouloir être enseignés, la foule n'a pas tort de vouloir être amusée. De cette évidence se déduit la loi du drame. En effet, au-delà de

cette barrière de feu qu'on appelle la rampe du théâtre, et qui sépare le monde réel du monde idéal, créer et faire vivre, dans les conditions combinées de l'art et de la nature, des caractères, c'est-à-dire, et nous le répétons, des hommes; dans ces hommes, dans ces caractères, jeter des passions qui développent ceux-ci et modifient ceux-là; et enfin, du choc de ces caractères et de ces passions avec les grandes lois providentielles, faire sortir la vie humaine, c'est-à-dire des événements grands, petits, douloureux, comiques, terribles, qui contiennent pour le cœur ce plaisir qu'on appelle l'intérêt, et pour l'esprit cette leçon qu'on appelle la morale: tel est le but du drame. On le voit, le drame tient de la tragédie par la peinture des passions, et de la comédie par la peinture des caractères. Le drame est la troisième grande forme de l'art, comprenant, enserrant, et fécondant les deux premières. Corneille et Molière existeraient indépendamment l'un de l'autre, si Shakespeare n'était entre eux, donnant à Corneille la main gauche, à Molière la main droite. De cette façon, les deux électricités opposées de la comédie et de la tragédie se rencontrent, et l'étincelle qui en jaillit, c'est le drame.

En expliquant, comme il les entend et comme il les a déjà indiqués plusieurs fois, le principe, la loi et le but du drame, l'auteur est loin de se dissimuler l'exiguité de ses forces et la brièveté de son esprit. Il définit ici, qu'on ne s'y méprenne pas, non ce qu'il a fait, mais ce qu'il a voulu faire. Il montre ce qui a été pour lui le point de départ. Rien de plus.

Nous n'avons en tête de ce livre que peu de lignes à écrire, et l'espace nous manque pour les développements nécessaires. Qu'on nous permette donc de passer, sans nous appesantir

autrement sur la transition, des idées générales que nous venons de poser, et qui, selon nous, toutes les conditions de l'idéal étant maintenues du reste, régissent l'art tout entier, à quelques-unes des idées particulières que ce drame, *Ruy Blas*, peut soulever
80 dans les esprits attentifs.

Et premièrement, pour ne prendre qu'un des côtés de la question, au point de vue de la philosophie de l'histoire, quel est le sens de ce drame? – Expliquons-nous.

Au moment où une monarchie va s'écrouler, plusieurs
85 phénomènes peuvent être observés. Et d'abord la noblesse tend à se dissoudre. En se dissolvant elle se divise, et voici de quelle façon :

Le royaume chancelle, la dynastie s'éteint, la loi tombe en ruine; l'unité politique s'émiette aux tiraillements de
90 l'intrigue; le haut de la société s'abâtardit et dégénère; un mortel affaiblissement se fait sentir à tous au-dehors comme au-dedans; les grandes choses de l'État sont tombées, les petites seules sont debout, triste spectacle public; plus de police, plus d'armée, plus de finances; chacun devine que la fin arrive.
95 De là, dans tous les esprits, ennui de la veille, crainte du lendemain, défiance de tout homme, découragement de toute chose, dégoût profond. Comme la maladie de l'État est dans la tête, la noblesse, qui y touche, en est la première atteinte. Que devient-elle alors? Une partie des gentilshommes, la
100 moins honnête et la moins généreuse, reste à la cour. Tout va être englouti, le temps presse, il faut se hâter, il faut s'enrichir, s'agrandir et profiter des circonstances. On ne songe plus qu'à soi. Chacun se fait, sans pitié pour le pays, une petite fortune particulière dans un coin de la grande infortune publique.

105 On est courtisan, on est ministre, on se dépêche d'être heureux
et puissant. On a de l'esprit, on se déprave, et l'on réussit. Les
ordres de l'État, les dignités, les places, l'argent, on prend tout,
on veut tout, on pille tout. On ne vit plus que par l'ambition et
la cupidité. On cache les désordres secrets que peut engendrer
110 l'infirmité humaine sous beaucoup de gravité extérieure. Et,
comme cette vie acharnée aux vanités et aux jouissances de
l'orgueil a pour première condition l'oubli de tous les sen-
timents naturels, on y devient féroce. Quand le jour de la
disgrâce arrive, quelque chose de monstrueux se développe
115 dans le courtisan tombé, et l'homme se change en démon.

L'état désespéré du royaume pousse l'autre moitié de la
noblesse, la meilleure et la mieux née, dans une autre voie.
Elle s'en va chez elle, elle rentre dans ses palais, dans ses
châteaux, dans ses seigneuries. Elle a horreur des affaires,
120 elle n'y peut rien, la fin du monde approche ; qu'y faire et à
quoi bon se désoler ? Il faut s'étourdir, fermer les yeux, vivre,
boire, aimer, jouir. Qui sait ? a-t-on même un an devant
soi ? Cela dit, ou même simplement senti, le gentilhomme
prend la chose au vif, décuple sa livrée*¹, achète des chevaux,
125 enrichit des femmes, ordonne des fêtes, paie des orgies, jette,
donne, vend, achète, hypothèque, compromet, dévore, se
livre aux usuriers et met le feu aux quatre coins de son bien.
Un beau matin, il lui arrive un malheur. C'est que, quoique
la monarchie aille grand train, il s'est ruiné avant elle. Tout
130 est fini, tout est brûlé. De toute cette belle vie flamboyante
il ne reste pas même de la fumée ; elle s'est envolée. De la

1. Ses domestiques.

135 cendre, rien de plus. Oublié et abandonné de tous, excepté
de ses créanciers, le pauvre gentilhomme devient alors ce
qu'il peut, un peu aventurier, un peu spadassin*¹, un peu
bohémien. Il s'enfonce et disparaît dans la foule, grande masse
terne et noire que, jusqu'à ce jour, il a à peine entrevue de
loin sous ses pieds. Il s'y plonge, il s'y réfugie. Il n'a plus d'or,
mais il lui reste le soleil, cette richesse de ceux qui n'ont rien.
Il a d'abord habité le haut de la société, voici maintenant
140 qu'il vient se loger dans le bas, et qu'il s'en accommode ; il
se moque de son parent l'ambitieux, qui est riche et qui est
puissant ; il devient philosophe, et il compare les voleurs
aux courtisans. Du reste, bonne, brave, loyale et intelligente
nature ; mélange du poète, du gueux et du prince ; riant de
145 tout ; faisant aujourd'hui rosser le guet par ses camarades
comme autrefois par ses gens, mais n'y touchant pas ; alliant
dans sa manière, avec quelque grâce, l'impudence du marquis
à l'effronterie du zingaro², souillé au-dehors, sain au-dedans ;
et n'ayant plus du gentilhomme que son honneur qu'il garde,
150 son nom qu'il cache, et son épée qu'il montre.

Si le double tableau que nous venons de tracer s'offre dans
l'histoire de toutes les monarchies à un moment donné, il se
présente particulièrement en Espagne d'une façon frappante
à la fin du dix-septième siècle. Ainsi, si l'auteur avait réussi à
155 exécuter cette partie de sa pensée, ce qu'il est loin de supposer,
dans le drame qu'on va lire, la première moitié de la noblesse
espagnole à cette époque se résumerait en don Salluste, et la

1. Tueur à gages.

2. Bohémien.

seconde moitié en don César. Tous deux cousins, comme il convient.

160 Ici, comme partout, en esquissant ce croquis de la noblesse castillane vers 1695, nous réservons, bien entendu, les rares et vénérables exceptions. – Poursuivons.

En examinant toujours cette monarchie et cette époque, au-dessous de la noblesse ainsi partagée, et qui pourrait, jusqu'à
165 un certain point, être personnifiée dans les deux hommes que nous venons de nommer, on voit remuer dans l'ombre quelque chose de grand, de sombre et d'inconnu. C'est le peuple. Le peuple, qui a l'avenir et qui n'a pas le présent ; le peuple, orphelin, pauvre, intelligent et fort ; placé très bas, et aspirant très
170 haut ; ayant sur le dos les marques de la servitude et dans le cœur les préméditations du génie ; le peuple, valet des grands seigneurs, et amoureux, dans sa misère et dans son abjection, de la seule figure qui, au milieu de cette société écroulée, représente pour lui, dans un divin rayonnement, l'autorité, la
175 charité et la fécondité. Le peuple, ce serait Ruy Blas.

Maintenant, au-dessus de ces trois hommes qui, ainsi considérés, feraient vivre et marcher, aux yeux du spectateur, trois faits, et, dans ces trois faits, toute la monarchie espagnole au dix-septième siècle ; au-dessus de ces trois hommes, disons-
180 nous, il y a une pure et lumineuse créature, une femme, une reine. Malheureuse comme femme, car elle est comme si elle n'avait pas de mari ; malheureuse comme reine, car elle est comme si elle n'avait pas de roi ; penchée vers ceux qui sont au-dessous d'elle par pitié royale et par instinct de femme
185 aussi peut-être, et regardant en bas pendant que Ruy Blas, le peuple, regarde en haut.

Aux yeux de l'auteur, et sans préjudice de ce que les personnages accessoires peuvent apporter à la vérité de l'ensemble, ces quatre têtes ainsi groupées résumerait les principales saillies qu'offrirait au regard du philosophe historien la monarchie espagnole il y a cent quarante ans. À ces quatre têtes il semble qu'on pourrait en ajouter une cinquième, celle du roi Charles II. Mais, dans l'histoire comme dans le drame, Charles II d'Espagne n'est pas une figure, c'est une ombre.

À présent, hâtons-nous de le dire, ce qu'on vient de lire n'est point l'explication de *Ruy Blas*. C'en est simplement un des aspects. C'est l'impression particulière que pourrait laisser ce drame, s'il valait la peine d'être étudié, à l'esprit grave et consciencieux qui l'examinerait, par exemple, du point de vue de la philosophie de l'histoire.

Mais, si peu qu'il soit, ce drame, comme toutes les choses de ce monde, a beaucoup d'autres aspects et peut être envisagé de beaucoup d'autres manières. On peut prendre plusieurs vues d'une idée comme d'une montagne. Cela dépend du lieu où l'on se place. Qu'on nous passe, seulement pour rendre claire notre idée, une comparaison infiniment trop ambitieuse : le mont Blanc, vu de la Croix-de-Fléchères, ne ressemble pas au mont Blanc vu de Sallenches. Pourtant c'est toujours le mont Blanc.

De même, pour tomber d'une très grande chose à une très petite, ce drame, dont nous venons d'indiquer le sens historique, offrirait une tout autre figure, si on le considérait d'un point de vue beaucoup plus élevé encore, du point de vue purement humain. Alors don Salluste serait l'égoïsme absolu, le souci sans repos ; don César, son contraire, serait le

désintéressement et l'insouciance ; on verrait dans Ruy Blas le génie et la passion comprimés par la société, et s'élançant d'autant plus haut que la compression est plus violente ; la reine enfin, ce serait la vertu minée par l'ennui.

220 Au point de vue uniquement littéraire, l'aspect de cette pensée telle quelle, intitulée *Ruy Blas*, changerait encore. Les trois formes souveraines de l'art pourraient y paraître personnifiées et résumées. Don Salluste serait le drame, don César la comédie, Ruy Blas la tragédie. Le drame noue l'action, la
225 comédie l'embrouille, la tragédie la tranche.

Tous ces aspects sont justes et vrais, mais aucun d'eux n'est complet. La vérité absolue n'est que dans l'ensemble de l'œuvre. Que chacun y trouve ce qu'il y cherche, et le poète, qui ne s'en flatte pas du reste, aura atteint son but. Le sujet philosophique
230 de *Ruy Blas*, c'est le peuple aspirant aux régions élevées ; le sujet humain, c'est un homme qui aime une femme ; le sujet dramatique, c'est un laquais qui aime une reine. La foule qui se presse chaque soir devant cette œuvre, parce qu'en France
235 jamais l'attention publique n'a fait défaut aux tentatives de l'esprit, quelles qu'elles soient d'ailleurs, la foule, disons-nous, ne voit dans *Ruy Blas* que ce dernier sujet, le sujet dramatique, le laquais ; et elle a raison.

Et ce que nous venons de dire de *Ruy Blas* nous semble évident de tout autre ouvrage. Les œuvres vénérables des
240 maîtres ont même cela de remarquable qu'elles offrent plus de faces à étudier que les autres. Tartuffe fait rire ceux-ci et trembler ceux-là. Tartuffe, c'est le serpent domestique ; ou bien c'est l'hypocrite ; ou bien c'est l'hypocrisie. C'est tantôt un homme, tantôt une idée. Othello, pour les uns, c'est un

245 Noir qui aime une Blanche ; pour les autres, c'est un parvenu qui a épousé une patricienne ; pour ceux-là, c'est un jaloux ; pour ceux-ci, c'est la jalousie. Et cette diversité d'aspects n'ôte rien à l'unité fondamentale de la composition. Nous l'avons déjà dit ailleurs : mille rameaux et un tronc unique.

250 Si l'auteur de ce livre a particulièrement insisté sur la signification historique de *Ruy Blas*, c'est que, dans sa pensée, par le sens historique, et, il est vrai, par le sens historique uniquement, *Ruy Blas* se rattache à *Hernani*. Le grand fait de la noblesse se montre, dans *Hernani* comme dans *Ruy Blas*,
255 à côté du grand fait de la royauté. Seulement, dans *Hernani*, comme la royauté absolue n'est pas faite, la noblesse lutte encore contre le roi, ici avec l'orgueil, là avec l'épée ; à demi féodale, à demi rebelle. En 1519, le seigneur vit loin de la cour, dans la montagne, en bandit comme *Hernani*, ou en patriarche
260 comme *Ruy Gomez*. Deux cents ans plus tard, la question est retournée. Les vassaux sont devenus des courtisans. Et, si le seigneur sent encore d'aventure le besoin de cacher son nom, ce n'est pas pour échapper au roi, c'est pour échapper à ses créanciers. Il ne se fait pas bandit, il se fait bohémien. – On
265 sent que la royauté absolue a passé pendant de longues années sur ces nobles têtes, courbant l'une, brisant l'autre.

Et puis, qu'on nous permette ce dernier mot, entre *Hernani* et *Ruy Blas*, deux siècles de l'Espagne sont encadrés ; deux grands siècles, pendant lesquels il a été donné à la descendance
270 de Charles Quint de dominer le monde ; deux siècles que la Providence, chose remarquable, n'a pas voulu allonger d'une heure, car Charles Quint naît en 1500, et Charles II meurt en 1700. En 1700, Louis XIV héritait de Charles Quint, comme

en 1800 Napoléon héritait de Louis XIV. Ces grandes appari-
275 tions de dynasties qui illuminent par moments l'histoire sont
pour l'auteur un beau et mélancolique spectacle sur lequel
ses yeux se fixent souvent. Il essaie parfois d'en transpor-
ter quelque chose dans ses œuvres. Ainsi il a voulu remplir
Hernani du rayonnement d'une aurore, et couvrir *Ruy Blas* des
280 ténèbres d'un crépuscule. Dans *Hernani*, le soleil de la maison
d'Autriche se lève ; dans *Ruy Blas*, il se couche.

Paris, 25 novembre 1838.

PERSONNAGES

RUY BLAS

DON SALLUSTE DE BAZAN

DON CÉSAR DE BAZAN

DON GURITAN

LE COMTE DE CAMPOREAL

LE MARQUIS DE SANTA-CRUZ

LE MARQUIS DEL BASTO

LE COMTE D'ALBE

LE MARQUIS DE PRIEGO

DON MANUEL ARIAS

MONTAZGO

DON ANTONIO UBILLA

COVADENGA

GUDIÉL

*Un laquais, un alcade*¹, un huissier, un alguazil*, un page*

DOÑA MARIA DE NEUBOURG, *reine d'Espagne*

LA DUCHESSE D'ALBUQUERQUE

CASILDA

*Une duègne**

Dames, seigneurs, conseillers privés, pages, duègnes, alguazils, gardes, huissiers de chambre et de cour

Madrid, 169...

1. Tous les termes suivis d'un astérisque sont définis dans le Lexique en fin d'ouvrage (p. 237).

ACTE PREMIER

DON SALLUSTE

Le salon de Danaé dans le palais du roi, à Madrid. Ameublement magnifique dans le goût demi-flamand du temps de Philippe IV. À gauche, une grande fenêtre à châssis dorés et à petits carreaux. Des deux côtés, sur un pan coupé, une porte basse donnant dans quelque appartement intérieur. Au fond, une grande cloison vitrée à châssis dorés s'ouvrant par une large porte également vitrée sur une longue galerie. Cette galerie, qui traverse tout le théâtre, est masquée par d'immenses rideaux qui tombent du haut en bas de la cloison vitrée. Une table, un fauteuil, et ce qu'il faut pour écrire.*

Don Salluste entre par la petite porte de gauche, suivi de Ruy Blas et de Gudiel, qui porte une cassette et divers paquets qu'on dirait disposés pour un voyage. Don Salluste est vêtu de velours noir, costume de cour du temps de Charles II. La toison d'or au cou. Par-dessus l'habillement noir, un riche manteau de velours vert clair, brodé d'or et doublé de satin noir. Épée à grande coquille. Chapeau à plumes blanches. Gudiel est en noir, épée au côté. Ruy Blas est en livrée. Haut-de-chausses et justaucorps bruns. Surtout galonné, rouge et or. Tête nue. Sans épée.*

Scène première

Don Salluste de Bazan, Gudiel, par instants Ruy Blas.

DON SALLUSTE

Ruy Blas, fermez la porte, – ouvrez cette fenêtre.

*Ruy Blas obéit, puis, sur un signe de don Salluste,
il sort par la porte du fond. Don Salluste va à la fenêtre.*

Ils dorment encor tous ici, – le jour va naître.

Il se tourne brusquement vers Gudiel.

Ah! c'est un coup de foudre!... – oui, mon règne est passé,
Gudiel! – renvoyé, disgracié, chassé! –

5 Ah! tout perdre en un jour! – L'aventure est secrète

Encor, n'en parle pas. – Oui, pour une amourette,

– Chose, à mon âge, sotté et folle, j'en convien! –

Avec une suivante, une fille de rien!

Séduite, beau malheur! parce que la donzelle

10 Est à la reine, et vient de Neubourg avec elle,

Que cette créature a pleuré contre moi,

Et traîné son enfant dans les chambres du roi;

Ordre de l'épouser. Je refuse. On m'exile.

On m'exile! Et vingt ans d'un labeur difficile,

15 Vingt ans d'ambition, de travaux nuit et jour;

Le président haï des alcades* de cour,

Dont nul ne prononçait le nom sans épouvante;

Le chef de la maison de Bazan, qui s'en vante;

Mon crédit, mon pouvoir, tout ce que je rêvais,

20 Tout ce que je faisais et tout ce que j'avais,

Charge, emplois, honneurs, tout en un instant s'écroule

Au milieu des éclats de rire de la foule !

GUDIEL

Nul ne le sait encor, monseigneur.

DON SALLUSTE

Mais demain !

Demain, on le saura ! – Nous serons en chemin.

25 Je ne veux pas tomber, non, je veux disparaître !

Il déboutonne violemment son pourpoint.*

– Tu m’agrafes toujours comme on agrafe un prêtre,

Tu serres mon pourpoint, et j’étouffe, mon cher ! –

Il s’assied.

Oh ! mais je vais construire, et sans en avoir l’air,

Une sape profonde, obscure et souterraine !

30 – Chassé ! –

Il se lève.

GUDIEL

D’où vient le coup, monseigneur ?

DON SALLUSTE

De la reine.

Oh ! je me vengerai, Gudiel ! tu m’entends.

Toi dont je suis l’élève, et qui depuis vingt ans

M’as aidé, m’as servi dans les choses passées,

Tu sais bien jusqu’où vont dans l’ombre mes pensées,

35 Comme un bon architecte, au coup d’œil exercé,

Connaît la profondeur du puits qu’il a creusé.

Je pars. Je vais aller à Finlas, en Castille,
Dans mes États, – et là, songer! – Pour une fille!
– Toi, règle le départ, car nous sommes pressés.
40 Moi, je vais dire un mot au drôle que tu sais.
À tout hasard. Peut-il me servir? Je l'ignore.
Ici jusqu'à ce soir je suis le maître encore.
Je me vengerai, va! Comment? je ne sais pas;
Mais je veux que ce soit effrayant! – De ce pas
45 Va faire nos apprêts, et hâte-toi. – Silence!
Tu pars avec moi. Va.

Gudiel salue et sort.

DON SALLUSTE, *appelant.*
– Ruy Blas!

RUY BLAS, *se présentant à la porte du fond.*
Votre excellence?

DON SALLUSTE
Comme je ne dois plus coucher dans le palais,
Il faut laisser les clefs et clore les volets.

RUY BLAS, *s'inclinant.*
Monseigneur, il suffit.

DON SALLUSTE
Écoutez, je vous prie.
50 La reine va passer, là, dans la galerie,
En allant de la messe à sa chambre d'honneur,